



## DECRET <sup>(1)</sup>

*relatif à l'Introduction de la Cause  
de Béatification et de Canonisation*

DU VENERABLE SERVITEUR DE DIEU

**Pierre-Julien Eymard**

PRÊTRE, FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DU T. S. SACREMENT



ARTOUT où l'Évangile de Jésus-Christ est prêché dans le monde entier, et en tout lieu où est immolée et offerte au Nom divin l'oblation sans tache, tous les enfants de Dieu et de l'Église, conduits par le Saint-Esprit, ne manquent pas d'avoir, de cultiver et de manifester, de diverses manières admirables, la foi, la religion et la piété envers le Banquet précieux, le plus grand des miracles, le mémorial permanent de la Passion et de l'amour du Sauveur, le Très Saint Sacrement de l'Eucharistie.

Or, parmi ceux qui, dans les siècles passés, ont établi des Instituts religieux pour l'adoration de ce Très Saint Sacrement, on

(1) Il est à noter que ce Décret si important, imprimé en gros caractères, a été affiché sur la façade de toutes les Églises de Rome.

compte, à bon droit, le prêtre Pierre-Julien Eymard, fondateur de la Congrégation du Très Saint Sacrement. Voulant que ses religieux fussent consacrés entièrement au service de cette ineffable mystère, il a écrit au début de ses Constitutions : " Que tous nos religieux sachent bien qu'ils ont été choisis et qu'ils ont fait profession uniquement pour servir la Divine Personne de notre Dieu et Roi Jésus-Christ, véritablement, réellement et substantiellement présent dans le Sacrement de son amour ; et, par conséquent, comme de bons et fidèles serviteurs de ce grand Roi, qu'ils aient soin de consacrer à sa plus grande gloire tous leurs dons et leurs vertus, leurs études et leurs travaux, sans se rien réserver personnellement." C'est pourquoi, il a imposé à ses enfants l'adoration du Très Saint Sacrement, non seulement chaque année pendant la fête et l'octave du *Corpus Christi* et pendant les Quarante-Heures, mais chaque jour et d'une manière perpétuelle ; et il leur a demandé de s'adonner à la vie contemplative et à la vie active, celle-ci subordonnée à la première, et de travailler à leur perfection religieuse en prenant comme mobile et comme moyen la divine Eucharistie.

### *Enfance*

Le Serviteur de Dieu naquit à la Mure d'Isère, dans le diocèse de Grenoble, le 5 février 1811, de parents honnêtes et pieux à qui, dit-on, avait été prédit un enfant qui serait la gloire de sa famille et le fondateur d'un Institut religieux consacré à honorer le Très Saint Sacrement. Il est à noter que sa mère visitait chaque jour la sainte Eucharistie à l'église et qu'elle y menait le petit Julien qui recevait avec elle les bénédictions célestes. Cet enfant, qui grandissait dans l'innocence, la piété et l'inclination vers les choses saintes, avait à peine cinq ans lorsqu'il commença à révéler à sa sœur Marianne son désir de se vouer au service de Dieu dans le saint ministère, la suppliant en même temps de l'aider de ses prières à parvenir à cet état par la pratique des vertus. Arrivé à l'âge de raison, il s'approchait souvent du sacrement de pénitence et se montrait plein d'ardeur pour purifier son âme. En 1823, le 16 mars, après avoir fait avec sa sœur un pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame *du Laus*, non loin de la Mure, et y avoir imploré le patronage de la Vierge Mère auprès de son divin Fils, il s'approcha pour la première fois de la Table des anges avec une grande dévotion : il avait plus tard l'habitude de célébrer ce jour comme le commencement de sa conversion et de sa vocation et l'origine de grâces singulières.

### *Vocation sacerdotale et religieuse*

Comme Julien sentait de plus en plus l'appel de Dieu, il étudia le latin, d'abord chez lui, puis à Grenoble jusqu'à dix-sept ans.



Rappelé alors dans sa famille à cause de la mort de sa pieuse mère, il rencontra bientôt celui qui fut pour lui l'instrument de la divine Providence, le P. Guibert, des Oblats de Marie, sur les conseils duquel, le 7 juin 1829, avec l'assentiment de son père, il entra chez les Oblats de Marie et au bout de quelques mois y revêtit l'habit ecclésiastique. Mais à peine avait-il repris ses études interrompues, qu'il tomba malade et dut rentrer dans sa patrie, où il demeura deux ans avec son père, qui mourut pieusement le 3 mars 1831. Avec l'aide de la très sainte Vierge, il passe alors heureusement l'examen de philosophie et entre au grand Séminaire de Grenoble. Ses progrès dans la science et dans la vertu le font élever au sacerdoce le 20 juillet 1834. Trois mois après, il est nommé vicaire dans la paroisse de Chatte. Il s'acquitte si bien de sa charge, qu'au bout de trois ans il est envoyé comme curé à Monteynard. Là, se faisant tout à tous, et suivant l'exemple du divin Pasteur, en même temps qu'il était animé envers Dieu d'une piété remarquable, il répandait la doctrine du salut et montrait sa charité envers le prochain, surtout envers les fidèles qui lui étaient confiés. Cependant, aspirant à un état plus parfait, sur l'avis du P. Touche, Oblat de Marie, et avec la permission de son évêque, il se rendit à Lyon, au pied de la colline de Fourvière, et après un court noviciat, fit les vœux de religion dans la société des Maristes. Mis aussitôt à la tête du collège de Belley, puis désigné comme Provincial de Lyon, il établit et dirigea dans cette ville le Tiers-Ordre de Marie ; il fut ensuite nommé maître des novices. En 1851, ayant été transféré au collège de la Seyne-sur-Mer, il y multiplia les actes de sa dévotion envers l'Eucharistie, et, d'accord avec le capitaine de Cuers, il fonda l'œuvre de l'Adoration nocturne à Toulon.

#### *Fondation de la Société du T. S. Sacrement*

Depuis cette année jusqu'à 1856, le serviteur de Dieu, sous l'inspiration divine, s'employa de toutes ses forces à établir la Congrégation du Très Saint Sacrement. Ayant surmonté avec courage de graves obstacles, sous les auspices de la très sainte Vierge et d'accord avec l'autorité ecclésiastique, après avoir obtenu du P. Favre, Supérieur général des Maristes, une dispense régulière et une bénédiction paternelle, il fonda le nouvel Institut avec l'approbation de l'archevêque de Paris, qui offrit au serviteur de Dieu la maison pour établir son œuvre. Le 1er juin de cette année, les premiers membres de cette Institut commencèrent à conserver le Très Saint Sacrement dans un tabernacle, autour duquel ils adoraient le Roi eucharistique, qui fait ses délices d'être avec les enfants des hommes. Toutefois, c'est seulement à l'Épiphanie de l'année suivante que l'Œuvre fut définitivement constituée ; dans la suite, pour divers motifs, elle dut transférer son

siège au faubourg Saint-Jacques, où elle se développa peu à peu. A cet Institut, il faut en ajouter un autre, celui des Servantes du Très Saint Sacrement, auquel eut une grande part Mlle Guillot, qui en fut la première supérieure. Celle-ci, sur le conseil du Bienheureux Jean-Baptiste Vianney, quitta Lyon, se rendit à Paris et se mit de plein cœur, comme l'y avait engagée le Bienheureux, sous la direction et l'obéissance du saint prêtre Julien. Le serviteur de Dieu donna aux membres du nouvel institut un habit blanc et le nom de Servantes du Très Saint Sacrement qu'elles devaient adorer perpétuellement : il composa leurs constitutions, leur directoire, et leur adressa des lettres admirablement faites pour conduire à la perfection et à la fin de l'Institut. En 1859, le 9 novembre, il ouvrit lui-même la seconde maison de sa Congrégation à Marseille, sur la prière de Mgr de Mazenod.

### *Œuvres eucharistiques*

A ces deux Instituts, le serviteur de Dieu ajouta d'autres œuvres pour favoriser le culte et l'apostolat eucharistique : ainsi l'*Agrégation du Très Saint Sacrement* et le Tiers-Ordre séculier ou *Fraternité* : la première demande à ses membres de faire une heure d'adoration par mois et de s'occuper des objets qui touchent de plus près à la sainte Eucharistie ; la seconde demande une heure d'adoration par semaine ; la *Garde d'honneur*, qui assure un service assidu d'adorateurs devant le Très Saint Sacrement ; les *Semaines eucharistiques*, dont le but est d'assurer la splendeur du culte de l'exposition, chaque inscrit contribuant à payer les frais de ce culte pendant quatre semaines par an ; et la *Première Communion des adultes*. Le Serviteur de Dieu exerça aussi le ministère sacré de la prédication en plusieurs villes et diocèses de France, et il le fit avec doctrine, édification et d'une manière digne d'éloges. En 1862, ayant fondé à Angers une autre maison, il se rendit à Rome avec les lettres de recommandation de plusieurs évêques de France et obtint de Sa Sainteté Pie IX, non seulement un Bref laudatif, mais encore le Décret d'approbation de sa Congrégation en 1863. De retour en France, il visita plusieurs noviciats et maisons de divers Ordres ; et ensuite il termina ses Constitutions et les modifia conformément aux observations reçues du Siège apostolique. Il s'occupa aussi de racheter le saint Cénacle des mains des Turcs, afin d'y ériger un trône pour l'adoration du Très Saint Sacrement ; mais, à cause de plusieurs difficultés survenues, il ne put y réussir. Entre temps, il avait la consolation de fonder de nouvelles maisons à Bruxelles, puis à Saint-Maurice de Versailles dont il fit le noviciat et une maison de retraite, et de commencer pour la sanctification des prêtres séculiers l'Œuvre qui s'est ensuite développée sous le nom de l'*Association des Prêtres-Adorateurs*, et compte aujourd'hui environ quatre-vingt mille associés.



*Mort du Serviteur de Dieu*

Enfin le serviteur de Dieu, brisé par le travail et par la maladie, dut, le 17 juillet 1868, suivre les conseils des médecins et quitter Paris pour aller refaire sa santé au pays natal. Sur la route il s'arrêta à Vichy où il donna une suprême bénédiction à la sœur Marguerite qui, sous sa conduite, avait fondé l'Institut des Servantes du Très Saint Sacrement. Il célébra la messe le 21 du même mois à Grenoble, dans la chapelle de Notre-Dame de la Salette, Réconciliatrice des pécheurs, et arriva le soir à la Mure où l'attendait l'hospitalité affectueuse de sa sœur. Mais son mal s'aggrava, il fut atteint de paralysie, et il reçut avec grande piété les derniers sacrements de l'Eglise. Enfin, en présence de sa sœur, de ses proches et de deux de ses religieux, le Frère Albert et le Père Chanuet, maître des novices, qui avaient été envoyés de Paris auprès de leur très aimé Père fondateur, le samedi 1er août, fête de saint Pierre-aux-Liens, en priant dévotement et les yeux fixés sur l'image de Jésus crucifié, il expira paisiblement, à l'âge de cinquante-sept ans, cinq mois, vingt-huit jours. Le dimanche suivant après des funérailles célébrées dans l'église de la paroisse avec un grand concours de clergé et de peuple, le corps du serviteur de Dieu fut mis en terre et il y resta jusqu'en 1877, où il fut trouvé entier et transporté à Paris, au milieu du chœur de l'église attenante à la maison-mère de la Congrégation.

La renommée de sainteté que le serviteur de Dieu s'était acquise pendant sa vie, et qui grandit de jour en jour après sa mort, confirmée, dit-on, par des prodiges et des miracles, a engagé à faire les Procès informatifs ordinaires. Ces procès ayant été terminés et transmis à la Sacrée Congrégation des Rites, comme les écrits du serviteur de Dieu avaient déjà été révisés et approuvés, que dispense avait été obtenue du délai de dix ans ainsi que de l'intervention et du vote des consultants, et que rien n'empêcha d'aller plus avant, sur les instances du T. R. P. Edmond Tenaillon, Procureur général de la Congrégation du Très Saint Sacrement et postulateur, eu égard aux Lettres postulatoires de Sa Majesté royale et impériale François-Joseph, empereur d'Autriche et de son Altesse royale la princesse Blanche d'Orléans, de beaucoup d'Eminentissimes Cardinaux de la sainte Eglise romaine, d'un grand nombre d'Evêques, de Chapitres de cathédrales, d'Ordres religieux, de Confréries du T. S. Sacrement, et de personnages distingués par leur dignité soit ecclésiastique, soit civile, l'Eminentissime et Révérendissime Cardinal Ferrata, Pont ou Rapporteur de cette Cause, a proposé en séance ordinaire de la Sacrée Congrégation des Rites, assemblée au Vatican, la discussion de la question suivante : *La Commission d'Introduction de la Cause pour le cas et à l'effet dont il s'agit doit-elle être signée ?* Et les

Eminentissimes et Révérendissimes Pères préposés à la garde des Rites sacrés, après le rapport de l'Eminentissime cardinal Ponent, après que le Rév. P. D. Alexandre Verbe, promoteur de la sainte foi, eut donné son avis de vive voix et par écrit, tout bien examiné, ont répondu : *Affirmativement, c'est-à-dire qu'il fallait signer la Commission, s'il plaisait à Sa Sainteté.* Le 11 août 1908.

Relation de ces choses ayant été faite à Notre Saint-Père le Pape Pie X par le soussigné Cardinal Préfet de la Congrégation des Rites, Sa Sainteté, après avoir ratifié la réponse de cette sacrée Congrégation, a daigné signer de sa propre main la Commission d'Introduction de la Cause du Vénérable Serviteur de Dieu Pierre-Julien Eymard, prêtre, fondateur de la Congrégation du Très Saint Sacrement, le 12 des mêmes mois et année.

SÉRAPHIN Card. CRETONI,  
*Préfet de la S. C. des Rites*

†  
Place du sceau

† DIOMÈDE PANICI,  
*Archev. de Laodic., Secret. de la S. C. des Rites.*

---

## INSTRUCTION EUGHARISTIQUE

---

### La Communion et le Purgatoire (1)

L'Eucharistie possède une vertu universelle dont la bien-faisante efficacité s'étend à tout ce qui est susceptible d'être soumis à l'action du Sauveur des hommes. Les âmes des défunts, morts dans la communion de l'Eglise catholique et dans l'amitié de Dieu, mais débitrices envers son inflexible justice et condamnées, après la vie présente, à l'expiation nécessaire du Purgatoire, font partie de ce corps immense sur lequel s'exerce la vertu rédemptrice de Jésus Christ.

Cette vertu s'épanche, d'une façon générale, du trésor des mérites infinis du Sauveur, et, de façon spéciale, du Sacrifice auguste par lequel il renouvelle incessamment son immolation

---

(1) Nous extrayons cette allocution du petit volume intitulé : " le Décret sur la Communion fréquente " Dans cet ouvrage le R. P. Lambert nous donne une série de huit petites Instructions sur le Décret. Nous serons bientôt en mesure de pouvoir fournir cet ouvrage que nous recommandons sans réserve. S'adresser pour le moment, chez Beauchesne, 117 rue de Rennes, Paris.



sanglante du Calvaire, en même temps que du Sacrement par le moyen duquel, sous la forme du pain, il s'unit et se donne aux âmes, qu'il pénètre de sa vie et de sa sainteté.

Soit que le sacrifice de la messe soit offert pour les défunts, soit que l'on communie à leur intention, il y a, de ce chef, une application faite à leurs âmes, de la vertu satisfactoire et impétratoire des mérites du Christ et, dès lors, comme conséquence naturelle de cette application, il en résulte pour ces âmes un soulagement de leur peines, un allègement de leur souffrance, une abréviation de leur exil loin de Dieu.

C'est donc grande et opportune charité que celle qui s'exerce par nous de la sorte, et c'est à cette forme de la charité en faveur des Défunts que je viens vous convier dans ce court entretien. Ainsi vos chers morts auront eu leur part de légitime souvenir et l'assurance, dans l'avenir, d'un plus abondant bénéfice, résultant de vos communions plus fréquentes.

Il importe de vous faire bien saisir cette consolante vérité et de compléter le rapide aperçu que je viens de faire. Veuillez donc me prêter une fois de plus, mes Frères, votre bienveillante attention.

Commençons par rappeler que l'effet propre de l'Eucharistie est d'augmenter la charité en ceux qui la reçoivent. Saint Thomas, le théologien par excellence de la doctrine eucharistique, observe que la charité peut être considérée soit comme habitude ou état permanent de celui en qui elle habite, soit au point de vue des actes par lesquels cette charité s'exerce. Or, enseigne-t-il, il appartient à l'Eucharistie d'accroître en nous la charité sous l'un et l'autre de ces rapports.

Et d'abord, par la sainte communion est accrue en nous le fond ou habitude de charité qui fait partie de l'apanage surnaturel reçu avec la grâce baptismale et qui en constitue l'élément essentiel. Par suite de l'infusion en nous de cette habitude, nous sommes établis dans l'amour de Dieu, nous sommes animés envers lui de cet esprit filial que saint Paul nomme un esprit d'adoption et qui nous fait dire à Dieu : Père ! Père !

Cette grâce ou vertu de charité, qui a tout d'abord Dieu pour objet, s'étend aussi à la charité simultanée envers le prochain, l'une n'allant pas sans l'autre, et les deux se confondant dans un seul et même précepte ; les deux, en tout cas, résumant toute la loi.

D'ailleurs cette alliance des deux charités ou, pour être plus exact, de la charité envers Dieu et envers le prochain, s'impose à toute âme chrétienne, comme une double forme d'une même habitude, une double manifestation d'un même foyer. Dès lors que nous aimons Dieu, nous devons aimer, nous aimons ceux que Dieu aime. Et qui dira l'étendue et l'intensité de son amour envers les âmes du Purgatoire, son désir de les associer à sa gloire et à sa béatitude en les introduisant au Ciel?

Ces âmes, en somme, sont ses amies, car elles ont quitté cette terre en possession de sa grâce, avec un titre acquis et certain à l'éternelle félicité. Ce titre, elles ne peuvent plus le perdre, et si une distance les sépare encore de Dieu, leur fin dernière et leur béatitude, c'est celle de l'expiation qu'elles doivent à sa justice; mais tout en elles lui est uni, lui appartient à jamais. Dès lors, elles lui sont chères à un titre plus élevé qu'aucune des créatures qui sont encore sujettes à l'épreuve terrestre et, dès lors aussi, elles doivent nous être plus chères à nous-mêmes.

Voilà pour le fond et les dispositions dans lesquelles nous devons être à l'égard de ce prochain qui se nomme les âmes du Purgatoire. Or, d'après l'enseignement théologique le plus autorisé et le plus sûr, rien ne consolide en nous ce fond et ne fortifie davantage en nous ces dispositions comme la grâce sacramentelle que nous confère la sainte communion. Toutes les fois que nous nous approchons de la sainte Table, cette grâce nous est renouvelée et, par suite, se trouve accrue en nous l'habitude de la charité envers Dieu, d'abord, puis envers le prochain, en général, et envers les âmes du Purgatoire, en particulier. *Res hujus sacramenti est charitas quantum ad habitum.*

Mais l'habitude suppose l'acte, dont elle résulte ou vers lequel elle pousse. Aussi bien l'angélique docteur saint Thomas nous enseigne-t-il que l'effet propre du Sacrement de l'Eucharistie est la charité réduite en acte : *Res hujus sacramenti est charitas... quantum ad actum qui excitatur in hoc sacramento.*

De quoi nous servirait, en effet, de ressentir de l'amour pour quelqu'un, si nous ne lui en donnions la preuve, et la preuve authentique de l'amour, ce sont les actes auxquels il se porte.

Ces actes, quels sont-ils? Qui ne les connaît? Aimer, c'est donner, c'est se donner. Aimer, c'est mettre au service de



ceux que l'on aime son temps, sa liberté, ses services, ses ressources, son influence, en un mot tout ce qui peut tourner au profit de l'objet aimé.

Or, la communion, qui vient fortifier en nous l'habitude de la charité, nous fournit le moyen de l'exercer avec une efficacité sans pareille.

La grande douleur des cœurs nobles et généreux, c'est de vouloir faire le bien et de ne le pouvoir point faire, de ne pouvoir, du moins, le faire en la mesure qu'ils souhaiteraient.

Mais lorsqu'il s'agit de la charité spirituelle, aucune limite n'en borne les manifestations, aucun obstacle n'en arrête l'élan. Cela est surtout vrai, mes Frères, si l'on envisage la question au point de vue de l'Eucharistie.

En effet, la sainte communion, qui nous confère la grâce de la charité, nous met en possession de la charité infinie elle-même, du Sauveur " dont le cœur a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné, jusqu'à se consumer pour leur témoigner son amour ".

C'est un don qui nous est fait. Et celui qui se donne à nous devient littéralement notre bien : " Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui. "

Nous avons donc le pouvoir d'en disposer à notre gré.

Mais alors, mes Frères, quelle puissance n'est pas la nôtre ? C'est une valeur sans prix que celle mise entre nos mains. C'est le Souverain Bien, en qui tous les autres biens sont contenus.

Par lui donc nous pouvons acheter le ciel que sa valeur égale. En lui nous possédons la rançon des âmes, puisqu'il n'est autre que le Sauveur universel des hommes. Et lorsque, par la sainte communion, Jésus est venu en nous et s'est donné à nous, sachant quel trésor est en notre pouvoir, nous avons le droit de dire à Dieu, en lui présentant son Fils, ce que disait, en sa naïve et sublime théologie, cette pauvre paysanne dont il est parlé, je crois, dans la vie du Bienheureux Curé d'Ars : " Père éternel, payez-vous, et rendez-moi le reste ! "

Oui, mon Dieu, payez-vous : voici votre Fils bien-aimé ; voici l'Agneau divin qui prend sur lui, pour les expier et les racheter, tous les péchés du monde ! Voici ses mérites, fruit de sa pauvreté, de son obéissance, de ses travaux, de ses souffrances et de sa mort !... Payez-vous : si les âmes pour lesquelles je communie ont à solder une dette finie, voici, pour vous satisfaire, des mérites de valeur infinie. Payez-vous, et rendez-moi le reste : après que vous aurez, en considération

de ces mérites, mis un terme au douloureux exil de ces âmes si chères, accordez-nous à nous-mêmes, Père des miséricordes, les grâces dont nous avons besoin pour être un jour éternellement réunis près de vous et en vous !

Voilà, mes Frères, sommairement exposée, cette admirable et consolante doctrine de la charité envers les âmes du Purgatoire. Et voilà comment il est en votre pouvoir d'exercer envers elle cette charité.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, Dieu suscita dans son Eglise un homme admirable qui, douloureusement ému du sort des pauvres captifs, voua sa vie et fonda un Ordre consacré au rachat de ces infortunés. L'abolition de l'esclavage a rendu, de nos jours, moins utile la mission de saint Jean de Matha et de ses fils spirituels ; mais jusqu'à la fin des temps, il y aura des âmes captives au Purgatoire. Et ces âmes appellent, elles attendent des rédempteurs.

Soyez ces rédempteurs, mes Frères, et comme rançon de ce miséricordieux rachat, servez-vous de l'Eucharistie. Si l'Eglise nous dit qu'elle ouvre la porte du ciel, *quæ cæli pandis ostium*, c'est pour nous rappeler que nous devons, en y recourant pour nous rendre dignes de l'éternelle félicité, ne pas négliger d'y recourir aussi pour introduire au séjour de la gloire les âmes de ceux qui nous furent chers dans le temps, et auxquels il nous sera si doux d'être réunis dans l'éternité !

---

## L'Eucharistie chez quelques Anglicans

---

Le magnifique Congrès eucharistique de Londres a pris fin. Le peuple anglais gardera sans doute longtemps le souvenir de cette réunion des catholiques de tous les pays sur son territoire. Et peut-être le triomphe de l'Eucharistie — beau malgré le douloureux incident bien connu — laissera dans son âme éminemment religieuse une impression plus durable qu'un brillant météore apparu dans l'espace.

Il existe d'ailleurs chez les anglicans un mouvement très prononcé vers l'Eucharistie. Le dogme catholique est mieux apprécié de certains de leurs théologiens. Le temps n'est pas loin où plus d'un fera le pas décisif et adorera avec tous les enfants de l'Eglise romaine, le Christ réellement et substantiellement présent sous les simples accidents ou espèces du pain et du vin.



Après les fêtes de Londres, il n'est peut-être pas sans intérêt ni sans actualité d'exposer les idées de ces docteurs. Tenons-nous en au Dr Charles Gore, membre de la Haute Eglise et d'un caractère modéré. Sa doctrine peut représenter la conception moyenne de ses coreligionnaires (1).

Il fait partie de ce groupe d'esprits qui cherchent encore aujourd'hui, comme autrefois cherchait Newman, un moyen terme entre la doctrine romaine et le protestantisme pur, avec l'espoir d'y réussir mieux que l'illustre converti. Il "se distingue par son talent, son savoir, sa conviction religieuse." Mgr Edward Isley, évêque catholique de Birmingham, qui lui rend cet hommage, est mieux placé que personne pour l'apprécier. Car le Dr Gore est lui-même évêque, en cette ville, de la communauté protestante.

En 1901, Bishop Gore publia le livre où nous allons puiser le meilleur de sa pensée. Il est intitulé : *The Body of the Christ*, le corps du Christ, et il passa pour "le meilleur ouvrage anglican de l'école moderne *High Church*" sur l'Eucharistie.

Ce qui le préoccupe le plus, c'est la présence réelle. Mais sa position est assez difficile. D'une part, il désire se "trouver dans l'Eglise d'Angleterre, maintenant, au XXe siècle, en conformité de pensée à travers les âges avec l'ancienne Eglise chrétienne." D'autre part, il ne veut pas abandonner la croyance traditionnelle de l'Eglise anglicane. Il se fait même fort de prouver sa parfaite orthodoxie anglicane. A l'entendre, aucune de ses déclarations ne contredit l'un quelconque des enseignements de son Eglise. Il prétend seulement "énoncer à nouveau et développer la théologie de Hooker."

Cette audacieuse entreprise nous paraît singulière. Tous les documents de l'Eglise primitive professent dans la doctrine eucharistique le réalisme le plus franc. D'après eux, le Christ est vraiment, dans sa divinité et son humanité, présent sur l'autel, à la suite d'un acte mystérieux qui a converti le pain et le vin au corps et au sang du Sauveur. Or, l'Eglise anglicane a, de tout temps, substitué à cette doctrine celle de la présence *spirituelle*. Point de transsubstantiation : le pain reste pain et le vin demeure. C'est notre foi qui place le Christ sous les apparences sacramentelles. Il faudra donc que Bishop

(1) On consultera avec fruit sur ce sujet : *Nouvelle Revue théologique*, mai, juin, juillet 1908 ; *Revue Augustinienne*, août 1908, p. 205 et suiv.

Gore s'efforce de concilier ces deux contradictoires, tâche rude qu'il ne pourra mener à bien. On souffre de le voir entreprendre un travail si ingrat.

Voyons comment il s'explique.

Pour lui, la présence réelle revêt quatre caractères essentiels. Elle est objective, non locale, spirituelle et relative, c'est-à-dire qu' " avant la réception et indépendamment de la foi des individus, le corps et le sang du Christ sont rendus présents sous les formes du pain et du vin, ou sont d'une certaine façon réelle, bien qu'indéfinie, identifiés avec elles." Le don spirituel, dit-il encore, est en quelque sorte attaché aux éléments du pain et du vin " avant qu'ils ne soient mangés et bus et indépendamment de cette action de manger et de boire." " Sans doute *objective* pourrait se dire aussi bien de la réalité de la grâce spirituelle conférée à l'âme dans le baptême. Elle aussi est objective en ce sens qu'elle n'est pas le produit de l'esprit qui la reçoit, mais un réel don de Dieu donné et reçu. Et ainsi tous ceux qui croient aux sacrements admettraient que le don de la sainte Eucharistie est objectif. Cependant le mot a un sens de plus dans lequel il n'est pas applicable au baptême."

Comme on le voit, Mgr de Birmingham se sépare déjà d'un grand nombre de protestants anglicans, qui, en bons calvinistes, attachent le " don spirituel " à l'action et à la fonction de boire et de manger et qui parlent moins d'une présence que d'une *réception* du Christ. De plus, il appuie sa thèse des preuves les plus fortes. C'est le respect singulier témoigné dans l'Eglise primitive aux éléments consacrés, le langage de la consécration eucharistique étudiée dans ses trois parties : narration, oblation, invocation du Saint Esprit, dans les constitutions apostoliques, saint Cyrille de Jérusalem, l'*Anaphora* de l'Ethiopie, saint Justin, saint Irénée, saint Jean Chrysostôme, etc... — On dirait à le voir qu'il va droit à la vérité catholique intégrale. Pourtant, il n'y aboutit pas. " Les épouvantails de la transsubstantiation et du culte eucharistique romain " se dressent tout à coup devant lui, et " brusquement il tourne court." La présence réelle objective qu'il vient d'établir avec tant de hardiesse se transforme en présence *non locale*."

C'est la deuxième propriété qu'il assigne à la présence réelle. Encore une fois, elle n'est motivée que par la peur du romanisme, entrevu dans un instant de saine logique au bout de déductions et de recherches sincères.

(à suivre)



## SUJET D'ADORATION

## Les effets de la Communion.

## 2. — L'Alimentation de la Vie surnaturelle.

“ *Ego sum Panis vite.* —  
*Je suis le Pain de vie.*”  
 (S. Jean. ch. VI)

## I. — Adoration.

Adorons Notre-Seigneur annonçant et définissant l'Eucharistie par ces paroles formelles : “ Je suis le Pain de vie ! ”

C'était après le repas miraculeux et symbolique de la multiplication des pains : Jésus avait disparu ; il avait traversé le lac de Tibériade, pour aller à Capharnaüm ; la foule enthousiaste monte sur des barques et le suit ; elle le rejoint bientôt et l'entoure. C'est au milieu de cette foule, près de cette petite ville de Capharnaüm, désormais célèbre, que Jésus annonce le plus sublime des mystères, le grand mystère de l'amour, celui qui sera l'incomparable honneur et la sainte joie de tous les siècles chrétiens. Voici la scène de Capharnaüm, que saint Jean nous a transmise ; il faut la lire à genoux :

A la foule qui l'écoute, Jésus déclare tout d'abord “ qu'elle doit croire en lui, parce qu'il est l'envoyé de Dieu. ” — Mais à quel signe pourra-t-on le reconnaître ? Moïse donnait au peuple le pain du ciel, la Manne, et le peuple croyait en lui ; Jésus, quelle preuve fournira-t-il de sa mission ? — Jésus répond : “ Ce n'est pas le pain du ciel, que Moïse vous a donné ; le vrai pain du ciel, mon Père vous le donnera. — Ce pain, le voici : c'est moi ; je suis le pain de vie : *Ego sum panis vite.* — Je suis le pain vivant descendu du ciel, et celui qui mange de ce pain vivra. — Le pain que je donnerai c'est ma chair et je l'offrirai pour la vie du monde : *Caro mea est pro mundi vite.* — Qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie, la vie éternelle. ”

Ces paroles ne furent pas sans provoquer de nombreux murmures d'incrédulité parmi les auditeurs. Cependant, tout allait s'expliquer bientôt. Encore quelques mois et, au soir de la Cène, Jésus changera le pain en son corps, le vin en son sang, et les Apôtres mangeront ce pain et boiront ce vin, et ils comprendront le grand *mystère de la vie* ; en eux la vie surabondera ; ils la porteront au monde, comme ils l'ont reçue eux-mêmes ; et après eux, d'autres encore le feront : les prêtres seront des *semeurs de vie*. Le mystère Eucharistique est désormais établi en permanence dans l'Eglise pour y être la vie du monde : " Ma chair est vraiment une nourriture."

Or le moment par excellence où cette vie divine renfermée dans l'Eucharistie nous est communiquée, c'est la Communion.

C'est qu'en effet, toute vie a besoin d'un aliment qui la restaure, la soutienne et la développe.

Aussi, voyez comme, dans la création, une catégorie d'aliments correspond régulièrement à chaque ordre de vie. — La plante a les sucres de la terre ; l'animal a les végétaux, et même certains animaux dont il fait sa pâture. — Pour sustenter son corps, l'homme a les mêmes substances et toute la nature travaille à lui fournir ses sucres les plus exquis. — La nourriture de son âme intelligente, c'est la vérité assimilée par l'étude, c'est le beau et le bien poursuivis et possédés par l'amour.

Mais l'homme, dans le plan de Dieu, n'est pas seulement un être naturel. Il doit vivre, il vit, s'il est chrétien, d'une vie très supérieure qui n'absorbe ni ne remplace la vie naturelle, mais qui la domine, la gouverne, la perfectionne, la divinise.

Or cette vie surajoutée, la plus importante de toutes, cette vie surnaturelle, à laquelle le Baptême nous fait naître et à laquelle la Pénitence nous fait ressusciter ; cette vie, qui se nomme ici-bas la grâce, et qui doit s'épanouir au ciel par la gloire, n'aura-t-elle pas elle aussi une nourriture qui lui soit propre ?

Jésus-Christ nous a donné la réponse quand il a prononcé ces paroles mémorables :

*" Je suis la vie — Je suis venu en ce monde pour lui porter la vie, une vie abondante. — Ego sum Vita.... Ego veni ut vitam abundantius habeant — Je suis le Pain de vie : Ego sum Panis vite."*



Quand nous communions, nous accomplissons un *acte vital* par excellence. Communier c'est appliquer, pour ainsi dire, les lèvres de notre âme à la chair divine qui se livre à nous, comme l'enfant applique ses lèvres au sein de sa mère ; c'est extraire de la sainte humanité du Sauveur, comme d'une mamelle féconde, la nourriture sacrée qui doit alimenter notre vie surnaturelle ; c'est travailler, au plus intime de notre être, à nous infuser la vie divine réellement et substantiellement contenue dans l'Eucharistie, comme dans sa source. — “ *Je suis la Vie ; Je suis le Pain de Vie*, a dit Jésus ; *celui qui mange ma chair aura la vie.*”

Faisons acte de foi à ces paroles. Méditons, goûtons cette vérité auguste devant le Sacrement qui est le *Pain vivant*. Adorons, sous les signes du pain et du vin, le Fils de Dieu, la Vie substantielle qui se livre en aliment à nos âmes par ces paroles sacramentelles : “ Ceci est mon Corps : mangez-en tous ; car ma chair est vraiment une nourriture ; ” et chantons avec St Thomas : “ *Ecce Panis Angelorum, factus Cibus viatorum !* ”

## II. — Action de grâces.

Qui n'éprouverait le besoin de rendre à Notre-Seigneur de perpétuelles actions de grâces pour le don inénarrable qu'Il a daigné nous faire de Lui-même ?

Mais ce qui servira à accroître plus encore ce sentiment, c'est la considération des merveilleux effets de ce Sacrement.

Les aliments de la terre, dit saint Thomas, produisent trois principaux effets dans le corps : “ Ils réparent les forces épuisées “ *Reparat*, ” ils les augmentent “ *Augēt*, ” et nous mettent ainsi dans un état de bien-être et de joie “ *Delectat*. ”

Or, ces trois effets, l'Eucharistie les produit dans nos âmes.

— Le premier effet de la nourriture, c'est de réparer les forces “ *Reparat*. ” Chaque jour, à toute heure, chacun le sent, les forces diminuent, la vie s'épuise. La nourriture est nécessaire pour rendre la vie, la vigueur.

Il en est de l'âme comme du corps. Chaque jour, si nous n'y prenons garde, les forces s'affaiblissent, la vie surnaturelle diminue sous l'action délétère des passions, de l'esprit et des maximes perverses du monde ; par suite, la foi perd sa vivacité, la charité, l'amour de Dieu faiblit ; de là résulte souvent une déperdition effrayante de forces morales et surnaturelles.

Qu'est-ce qui remontera l'âme et lui rendra sa vigueur, sa sève et sa vie ? Avant tout, la nourriture divine, l'Eucharistie. C'est au contact de Dieu, dans l'union avec Dieu, qu'elle les retrouvera ; c'est le Seigneur qui mettra le calme dans cet esprit troublé et ranimera sa foi languissante, qui, au feu de son amour, réchauffera ce cœur à demi glacé ; à la place de tous les principes de mort, il mettra le principe de vie. Par la Communion, la grâce, c'est-à-dire la vie divine, se répand sur toutes les facultés de notre âme pour les raviver et les reconforter.

— Le second effet de la nourriture, c'est de développer les forces et, à un certain âge, de faire grandir le corps "*Auget.*"

— L'enfant qui vient de naître est sans vigueur ; mais, peu à peu, ce faible corps se développe : l'enfant grandit, jusqu'à ce qu'il arrive à la maturité ; et s'il grandit, c'est que des aliments généreux font circuler la vie dans ses veines.

Eh bien ! pour que notre âme grandisse, la loi est la même. Il faut qu'un aliment surnaturel vienne pénétrer toutes nos facultés : l'esprit, le cœur, tout notre être. Or, cet aliment, c'est l'Eucharistie ; et c'est par elle que la vie divine se répand avec abondance et, pour ainsi dire, à flots dans l'âme.

Aussi est-ce ce Sacrement qui fait peu à peu monter le pécheur jusqu'à la justice, en lui donnant la force de se relever ; le tiède jusqu'à la ferveur, en excitant sa charité, et le chrétien fervent jusqu'à la sainteté, en disposant dans son cœur d'admirables ascensions : "*ascensiones in corde suo disposuit.*"

— Le troisième effet de la nourriture, c'est de produire un certain bien-être : "*Delectat.*"

Oui, cela est vrai pour le corps ; cela est vrai aussi pour l'âme ; mais combien ce sentiment est-il autrement vif et profond quand on communité avec ferveur ? Aucune joie de la terre ne saurait nous donner une idée de la joie ineffable que l'âme bien disposée éprouve à la Table Sainte.

Sans doute, nous ne serons vraiment heureux qu'au ciel ! Mais s'il est sur terre une joie qui ressemble un peu à celles du ciel, qui en soit le prélude, l'avant-goût, c'est bien la joie de l'âme unie à Jésus par la communion.

Oh ! qu'ils sont nombreux et précieux, les effets de cette divine nourriture dans nos âmes ! Tout ce qui est bon, vertueux, saint, divin, elle le fait, elle l'opère en nous, et nous donne la grâce, le moyen et la force de le faire avec elle.



La sainte Ecriture rapporte que les Hébreux, au nombre de six cent mille, étant sortis de l'Egypte pour aller en la terre promise, durent traverser pendant quarante ans un immense et aride désert. Au bout de quelque temps, ayant consommé toutes les provisions qu'ils avaient emportées d'Egypte, ils eurent faim, et aucun moyen de satisfaire leur faim. Ils murmuraient. Moïse, leur chef, se mit en prière et supplia le bon Dieu d'avoir pitié d'eux. Dieu écoute toujours ceux qui s'adressent à lui avec un cœur sincère et qui sont dans la peine. Il fit ce grand miracle qui dura quarante ans : tous les matins, le camp d'Israël était couvert d'une nappe de petits grains blancs, absolument semblables à la grêle. Chaque Israélite en recueillait plein un vase, pour lui et pour sa famille. Il y en avait pour tous.

Et cette manne ( car ces grains s'appelaient ainsi ), quand elle était mangée, prenait tous les goûts que voulaient lui trouver ceux qui la mangeaient. Par un miracle constant de la puissance divine, la manne avait toutes les qualités, toutes les propriétés de tous les mets, de tous les aliments à la fois, et produisait en chacun l'effet particulier qu'il désirait : à celui-ci elle était viande fortifiante, à celui là fruit rafraîchissant, et tous y trouvaient un aliment sain et très agréable au goût.

Voilà l'image, le symbole, la figure de la sainte communion. Mais combien la réalité l'emporte sur l'image ! Jésus le disait au peuple à Capharnaüm : " Le vrai pain du ciel qui donne la vie, ce n'est pas la manne que vos pères ont mangée dans le désert, c'est ma chair et mon sang."

Et en effet, voici ce qui se passe. Chaque matin des milliers de personnes s'assoient au banquet sacré. Les uns ont besoin d'humilité, les autres de patience ; celui-ci d'être calmé, celui-là d'être excité ; l'un demande une foi plus vive, une confiance en Dieu plus assurée, un amour plus généreux ; l'autre gémit sous les coups de la tentation ; un autre pleure, se désole et demande un peu de consolation ; voici de petits enfants qui demandent de vaincre leur vanité, leur hauteur d'humeur, leur paresse. — Eh bien, tous reçoivent la sainte Hostie, blanche et petite comme la manne du désert : pour tous c'est la même hostie, contenant le même Jésus. Mais, ô merveille ! chacun reçoit ce qu'il a demandé, trouve en cette hostie l'aliment dont il avait précisément besoin : foi, confiance, force, générosité, pureté, patience, obéissance : toutes les vertus, la communion les donne, les nourrit, les augmente et finit par les porter à leur perfection.

Remercions donc Jésus pour cette nourriture merveilleuse qu'il nous a donnée et disons-lui avec le Psalmiste : " Oh ! quelle est donc grande, ô Seigneur, votre bonté, à vous qui, pour témoigner à vos enfants tout l'amour de votre cœur, leur avez préparé un pain très suave, descendu du ciel et rempli de tous les biens que souhaite leur indigence ! — *O quam suavis est, Dne, spiritus tuus !*"

### III. — Réparation.

Au moment où il allait multiplier les pains miraculeux, symboles de son Eucharistie à venir, Jésus sent son Cœur ému profondément sur la détresse de ces pauvres gens qui l'entourent. "*J'ai pitié de ce peuple, dit-il à ses apôtres, car ils n'ont pas de quoi manger, et si je les renvoie sans leur donner du pain ils tomberont d'inanition sur le chemin : Si dimiserò eos jejunos deficiant in via.*"

Ah ! le divin Maître voyait devant lui, en ce moment, tous ces hommes qui, à travers la durée des siècles, tomberaient morts sur le chemin du ciel, ou se traîneraient misérablement sur le chemin de la vertu et du devoir, comme de pauvres faméliques !

Et pourtant, ils n'ont pas l'excuse de manquer de pain, ces hommes, ces chrétiens, car ils ont à leur portée un Pain substantiel et savoureux, le Pain de la vie, le Pain de l'Eucharistie. Mais, ce pain, ils n'en usent pas, ou ne s'en nourrissent que trop rarement.

a) Les uns *ne viennent jamais* manger la Chair du Fils de Dieu. Ils ne la connaissent pas : ce sont les infidèles. Ou bien, ils ne l'aiment pas, cette divine nourriture, ils la détestent, ils n'ont pour elle que dégoût, parce que leur cœur est occupé par une autre faim et travaillé par d'autres désirs : la faim et l'appétit des viandes coupables, les désirs de rassasier leurs passions. — Ceux-là, ils sont morts ! — "*Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam.*"

b) Les autres *ne viennent qu'une fois par an* s'asseoir au divin banquet. Pour un jour, pour quelques jours peut-être, ces âmes ont retrouvé la vie : elles sont ressuscitées. Elles pourraient, elles devraient continuer à vivre, et, pour



cela, venir manger d'autres fois le Pain de vie ; mais elles oublient le chemin de la Table du Père de famille ; aussi, ne tardent-elles pas à mourir : “ *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis non habebitis vitam.*”

c) D'autres encore ne viennent que *rarement, quelques fois dans l'année.*

Mais parce qu'elles viennent encore trop rarement, parce qu'elles oublient que pour vivre il ne faut imposer à son âme, pas plus qu'à son corps, de trop longs jeûnes, ces âmes ne tardent pas à retomber dans la mort du péché : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis non habebitis vitam in vobis.*”

d) Enfin, voici des âmes qui se maintiennent à peu près dans la vie de la grâce. Mais que leur vie est donc faible, anémiée, chancelante ! Comme elles vivent peu !

La tentation les trouve faibles, l'épreuve chancelantes, et le dévot bien peu courageuses. Des chutes dans le péché mortel, parfois assez fréquentes, viennent leur démontrer combien leur vie surnaturelle est peu puissante. — D'où vient ce phénomène déconcertant ? Comment expliquer cette anémie spirituelle ? — Ces âmes communient, il est vrai ; mais *trop peu souvent* encore pour se maintenir dans une vie forte et féconde : elles ne mangent pas assez fréquemment le Pain de vie qui guérirait leur faiblesse.

e) A côté de ces chrétiens morts ou mourants, il y a place heureusement pour d'autres âmes en qui la vie de la grâce, une vie abondante, exubérante se traduit par la fécondité des vertus chrétiennes et même l'épanouissement de la sainteté : — Jeunes gens, jeunes filles qui se gardent purs au milieu des tentations les plus délicates ; — pères et mères de famille se vouant chaque jour à l'accomplissement des plus pénibles devoirs ; — chrétiens et chrétiennes de toutes conditions qui donnent autour d'eux l'exemple des vertus de chasteté, de patience, de charité, d'humilité. Voilà des âmes vivantes.

Eh bien ! cette étonnante vitalité, c'est dans l'Eucharistie souvent reçue, dans le Pain de vie fréquemment mangé, que ces âmes vont la puiser comme dans sa source. Jésus l'a dit : “ *Celui qui mange de ce Pain, aura la vie qui ne meurt pas.*”

Voulons-nous donc vivre de la vie du Christ ? — Nourrissons-nous de sa chair divine. — Notre vie sera d'autant plus forte et abondante que nous viendrons plus souvent nous asseoir à son Banquet sacré. Que ce soit là notre résolution.

Mais, en même temps, déplorons l'aveuglement du trop grand nombre de chrétiens qui ne savent que méconnaître, dédaigner, mépriser cette Nourriture merveilleuse, présent ineffable du Cœur de Jésus.

#### IV. — Prière.

“ Donnez-nous aujourd'hui notre Pain quotidien !... ”

Que ce soit là notre prière incessante. — Nous qui connaissons le prix et les délices de ce Pain mystérieux qui est Jésus, oh ! demandons-le, soyons-en affamés. — Comme le cerf altéré désire l'eau des fontaines, aspirons avec toute l'ardeur de notre âme à cette nourriture sacrée qui soutient et fortifie contre toute défaillance, qui donne le bonheur au sein de l'épreuve, la paix dans la lutte ! Répétons à Jésus : Donnez-moi aujourd'hui et tous les jours mon pain, le pain de mon âme. Aujourd'hui, il me faudra combattre ; aujourd'hui, il me faudra travailler, souffrir, me renoncer : aujourd'hui il me faudra vous suivre, ô Jésus, et la route par laquelle vous conduisez vos amis est souvent rude et difficile ; aujourd'hui, j'ai besoin de générosité ; ô Jésus, donnez-moi mon Pain, donnez-moi mon Hostie, car l'Hostie c'est vous et avec vous tout est possible et facile.

Mais, donnez-le aussi, ce Pain de vie, à tant d'âmes dont il est le pressant besoin et qui en demeurent, hélas ! éloignées. Découvrez-leur les délices de cet nourriture sacrée afin qu'il leur devienne impossible de n'y pas participer. O Jésus, elles vont mourir si vous n'allez à elles ; au nom de votre amour donnez-leur ce Pain !

*Aspiration* : “ Seigneur, donnez-nous toujours de ce Pain de vie ! — *Domine, da nobis semper Panem hunc.* ”





## Le Congrès Eucharistique de Londres

### NOTES ET IMPRESSIONS.

Nous ne voulons pas donner ici un résumé des faits et gestes du célèbre Congrès qui vient de se tenir dans la capitale de l'Angleterre. Le récit complet de ces fêtes vient de paraître dans le numéro de Novembre du *Petit Messager du T. S. Sacrament*, où nos lecteurs pourront le trouver ; refaire ici cet exposé de faits, dans le cadre si restreint de notre revue, serait un travail à peu près inutile, puisque tous nos confrères reçoivent nos deux publications.

Dans les *Annales*, nous chercherons à compléter le récit des faits en donnant à nos lecteurs, dans les numéros qui suivront, un exposé aussi complet que possible des travaux les plus remarquables qui ont occupé les sections et ont été présentés aux séances.

Attendant d'avoir sous la main toute la documentation voulue pour faire sérieusement ce travail, nous nous contenterons, aujourd'hui, de quelques *Notes* générales concernant le Congrès.

### IMPRESSIONS D'UN CONGRESSISTE

Je rentre de Londres et je revivrai longtemps par la pensée ces fêtes inoubliables.

Jamais, je pense, un pareil concours de peuple n'avait glorifié le Dieu de l'Eucharistie.

La grande manifestation a cependant été celle du dimanche.

Ne pouvant adorer pieusement et en silence le Dieu de l'Eucharistie, les catholiques présents voulurent montrer par leurs acclamations leur amour pour le Vicaire de Jésus-Christ, en la personne vénérée de S. Em. le cardinal-légit.

Ce triomphe de la papauté est d'autant plus significatif que cette reconnaissance de l'autorité souveraine du pontificat suprême est la cause principale qui retient encore beaucoup de protestants loin de la véritable Eglise.

Ce fut un spectacle incomparable.

On parle beaucoup du calme britannique, mais le témoin qui aurait ignoré la raison de cet enthousiasme aurait pu croire à une légende sans fondement.

C'est que ce peuple voyait poindre l'aurore d'une ère nouvelle, d'une liberté religieuse plus grande, d'un pas en avant vers la vérité complète, vers le Dieu de l'Eucharistie.

En lui apportant l'amour de son Cœur, Dieu semblait vouloir régénérer la nation anglaise tout entière et lui montrer ses destinées dans la conquête du monde à la cause de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Dans son discours de clôture, le cardinal Gibbons comparait l'empire anglais et les nations filles de l'Angleterre à l'empire romain et se demandait si, dans les vues providentielles, Dieu ne voulait pas se servir de cette puissance matérielle pour amener le monde à la foi catholique. A cette occasion également, on a rappelé la pensée de Joseph de Maistre que cette conquête se ferait par l'alliance de la France et de l'Angleterre, toutes deux destinées à être pour cette mission les soldats du Christ.

N'y a-t-il pas lieu de faire remarquer une coïncidence frappante qui semble nous confirmer dans cette espérance ?

C'est l'Angleterre qui pratiqua la première le culte de l'Immaculée Conception, et en l'année du cinquantenaire des apparitions de Lourdes, Marie ne semble-t-elle pas vouloir intercéder auprès de son Divin Fils pour cette nation qui l'a honorée la première dans la plus belle de ses prérogatives ?

P. F. V.

## Haine et Amour autour de l'Hostie

Avant le XVIème siècle, la Grande-Bretagne avait entouré d'un culte particulier le sacrement de l'autel. On en retrouve les manifestations dans ses belles églises, ses abbayes, les écrits de ses docteurs, la vie de ses saints. Le cardinal Van-nutelli l'a fort heureusement rappelé dans son beau discours d'ouverture du Congrès. Dom Gasquet, Mgr Moyes et d'autres ont présenté des rapports très étudiés sur ce qu'on pouvait appeler l'*Angleterre eucharistique*.

Mais, hélas ! on pourrait aussi écrire la contre-partie et dresser dans une *Angleterre anti-eucharistique*, le procès-verbal des spoliations, des persécutions, des outrages que la Réforme accumula contre la sainte Hostie et ses défenseurs.

Certes, ce mauvais esprit n'est pas mort et le Congrès même devait en avoir une preuve attristante. Cinquante et une associations protestantes, dignes de ce nom maussade, ont protesté contre l'hommage public que les catholiques voulaient rendre à l'Eucharistie dans une procession grandiose à travers les rues de Londres. Elles ont prétexté qu'une loi non encore abolie s'y opposait.



On aurait pu leur répondre qu'il existe dans leur pays des centaines de lois non abolies et cependant tombées en désuétude ; que c'est justement l'une des gloires et caractéristiques les plus appréciées du bon sens politique anglais de ne pas s'attacher étroitement au formalisme absurde des légalités surannées et de se plier avec la souplesse de la vie aux exigences de l'opinion publique toujours en marche.

M. Asquith, parlant au nom du gouvernement, n'a pas eu le courage de faire cette réponse aux pétitions hargneuses des sectaires. Il céda aux criailles d'une faction turbulente qui ne représentait nullement la nation. Il interdit la procession. Mais il a eu contre lui, outre les catholiques, la majorité des protestants qui ont appelé son ukase une honte : *shame !* Les grands organes de la presse londonienne lui ont reproché de n'avoir pas eu le sang-froid et la hauteur de vues que demandait la circonstance et d'avoir terni la réputation de courtoisie et d'hospitalité de la *Old England*.

L'hommage à l'Eucharistie ne fut donc pas aussi éclatant qu'on l'avait espéré jusqu'au dernier moment. Il fallait sans douter qu'une croix vint se mêler à la joie des catholiques pour leur rappeler que les victoires de Dieu ne sont jamais complètes ici-bas et que l'Hostie sera toujours un signe de contradiction, un objet de haine pour les uns comme un objet d'amour pour les autres.

Néanmoins le triomphe de l'hostie a été extraordinaire. En dehors d'une petite minorité de sectaires et d'un ministre d'Etat intimidé, les protestants eux-mêmes ont marqué par des signes non équivoques leur sympathie pour le Congrès et ont ainsi indirectement approuvé l'honneur rendu au Sacrement de l'autel. Quant aux catholiques, ils ont pu manifester dans des meetings formidables et par les plus sonores ovations leur amour pour l'Eucharistie. Ils sont bien loin les temps où un prêtre ne pouvait monter à l'autel sans risquer de monter le lendemain sur l'échafaud !

Il faut particulièrement signaler les réunions fantastiques de l'Albert-Hall où 10,000 hommes se pressaient chaque soir pour applaudir les principaux orateurs. Il faut rappeler la procession des enfants du samedi 12 septembre, où 20,000 petits Anglais s'avancèrent dans les rues, chantant des cantiques et des prières comme celle-ci : *God bless our Pope*, Dieu bénisse notre Pape ! portant des bannières où s'étaient des inscriptions de ce genre : *God convert England*, Dieu convertisse l'Angleterre ! à travers les rues pavoisées, sous les fenêtres où flottaient, mêlées aux couleurs du Pape,

d s banderoles rouges avec ces mots en lettres d'or :  
*O salutaris hostia !*

Mais la plus imposante manifestation fut la procession des hommes le dimanche 13. Le Saint Sacrement ne parut pas, il est vrai. Mais 20.000 catholiques, 1.500 prêtres, les pairs catholiques d'Angleterre ayant à leur tête le duc de Norfolk, chef de la noblesse, et le marquis de Ripon, ancien vice-roi des Indes. une centaine d'évêques et d'archevêques, les cardinaux en *cappa magna*, enfin le légat du pape, précédé de la croix, parcourant les rues, portant avec eux, à défaut de l'hostie prohibée, la pensée catholique, la pensée eucharistique, malgré tout triomphante, voilà certes un spectacle comme la Grande-Bretagne n'en avait pas vu depuis trois cents ans ; et l'on s'explique la curiosité de la foule accourue pour en jouir et que l'on a évaluée à cinq cent mille hommes, en majorité protestants !

Le défilé terminé, la foule rassemblée devant la cathédrale fait silence. Le cardinal Vannutelli monte sur la terrasse de la haute tour, portant le Saint Sacrement : des sonneries d'honneur retentissent ; d'en bas, de toutes les rues convergentes, monte grave, sublime, le *Tantum ergo*, l'adoration de tout un peuple. Puis le cardinal donne la bénédiction de l'Hostie à l'immense multitude au milieu d'une émotion indescriptible. C'est la première fois depuis des siècles que Londres reçoit cette bénédiction. Enfin de 100.000 poitrines jaillissent des hurras, formidables comme des tonnerres, et qui se prolongent à l'infini.

S. COUBÉ.

#### LE CONGRÈS DE LONDRES ET L'AVENIR DE L'ANGLETERRE CATHOLIQUE.

On sait que M. Thureau-Dangin est l'Auteur d'un magistral ouvrage : *La Renaissance Catholique en Angleterre*.

M. Léo Archer, du *Gaulois*, lui a posé cette question : quelles sont au point de vue de l'avenir du catholicisme en Angleterre les leçons que l'on doit tirer du Congrès de Londres ?

— Le premier enseignement que nous devons tirer du Congrès eucharistique de Londres, a répondu l'éminent académicien, c'est d'abord la constatation de l'importance du groupe catholique en Angleterre et de son augmentation constante, due pour une part, il est vrai, à l'immigration irlandaise. Cette importance n'était pas ignorée de ceux qui sont au courant des questions religieuses, mais elle est une révélation pour le grand public, qui supposait jusqu'à présent que dans l'Angleterre protestante, les catholiques



romains étaient à peine quelques milliers. Cette constatation causera, dans l'univers catholique, la meilleure impression. Mais le Congrès n'aura pas servi seulement à prouver la vitalité du catholicisme en Angleterre, il aura montré surtout la tranquille assurance de leurs forces, la conviction de leur puissance que possèdent maintenant les catholiques anglais ; la journée de dimanche en est la meilleure affirmation. Cette observation devient plus saisissante si l'on se reporte à soixante ans en arrière.

A ce moment, les catholiques ne formaient qu'un petit groupe timide, toujours tremblant, vivant dans la crainte perpétuelle de mesures d'interdiction de la part du gouvernement, et ne pratiquant leur culte qu'avec de certaines précautions. On ne célébrait pas de grand'messe à ce moment, et le mot lui-même était proscrit ; on ne disait pas "aller à la messe," mais "aller au service." L'idée même de faire une procession dans les rues de Londres leur aurait semblé une énormité. Cela indique le chemin parcouru depuis lors, et cette constatation est toute à l'honneur de l'énergie et de la ténacité des catholiques anglais.

De la grandiose manifestation de dimanche, qui s'est déroulée avec tant de calme et de tranquillité, nous devons tirer un deuxième enseignement, c'est que les passions antiromaines se sont très adoucies en Angleterre, et que les protestants en sont arrivés à la longue à s'habituer au catholicisme et à lui accorder le droit de cité, qu'il ne possédait pas il n'y a pas plus de quarante ans, époque à laquelle il était encore à peine toléré. Quelles colères, en effet, n'accueillirent pas la lettre adressée par le cardinal Wiseman aux catholiques anglais, lors de sa nomination au siège de Westminster ! Ce fut une explosion générale, à tel point que certains fidèles timorés conseillèrent au prélat, qui se trouvait alors à Rome, de ne pas venir occuper son siège. Il ne les écouta pas, du reste, et fit bien, puisque c'est à lui et au cardinal Newman principalement que l'on doit cette tolérance accordée peu à peu par les Anglais à la religion catholique.

Il ne faudrait pas, en effet, attacher beaucoup d'importance aux protestations qui se sont produites à l'occasion de la procession du Saint Sacrement. Les associations protestantes qui se sont élevées avec tant de fracas contre elle sont beaucoup plus bruyantes que nombreuses, telle notamment la fameuse Alliance protestante.

Le gouvernement anglais ne pouvait donc pas ne pas savoir combien factice était l'opposition soulevée contre la procession, et cela ne fait que souligner la maladresse de la tardive intervention de M. Asquith. Mais en somme cet acte n'aura pas été nuisible au catholicisme, puisque à l'attitude embarrassée et presque brutale même du gouvernement anglais, il a permis d'opposer la conduite si sage, si respectueuse de la loi et si pleine de dignité des catholiques et surtout de leur chef, l'archevêque de Westminster.

\*  
\* \*

Quelles pourront être enfin, sur l'avenir du catholicisme en Angleterre, les conséquences du mouvement progressif des idées catholiques, qui ne va pas manquer de se produire à la suite du Congrès de Londres ? D'aucuns concluent déjà à la conversion totale de l'Angleterre, mais je ne crois pas que leurs prévisions puissent se réaliser de bien longtemps !

Même si les anglicans redevenaient catholiques romains — et rien ne fait supposer que ce fait soit prochain — il ne s'ensuivrait pas de là que l'Angleterre serait alors en majorité catholique. Les anglicans ne forment, en effet, qu'une minorité, chez les protestants anglais, et encore cette minorité ne se convertirait pas tout entière. Elle se subdivise en plusieurs fractions : les ritualistes, les "évangélical," etc. Si les ritualistes, qui sont les plus rapprochés de la religion catholique, se convertissaient, comme ils ne sont eux-mêmes qu'une minorité chez les anglicans, ils n'augmenteraient que relativement peu l'importance du catholicisme vis-à-vis des autres sectes protestantes. En ce cas, d'ailleurs, les "évangélical," qui ont beaucoup d'affinité avec les non-conformistes, se joindraient certainement à ces derniers, qui constitueraient toujours, par conséquent, l'énorme majorité des habitants.

Cette hypothèse, du reste, comme je vous le disais, n'est pas à envisager, car rien ne le fait prévoir. Avec notre esprit français, nous poussons de suite les faits à leurs extrêmes conséquences logiques ; et le rapprochement qui subsiste entre l'anglicanisme et le catholicisme, les diversités qui existent par contre entre les différentes sectes de ce même anglicanisme nous font supposer une disjonction possible entre ces sectes. Mais les Anglais, eux, habitués à pratiquer l'illogisme en politique, ce qui leur réussit d'ailleurs, apportent ce même illogisme aux questions religieuses, ce en quoi ils ont tort. Ils ont vécu depuis des siècles ainsi, et il est probable qu'ils en vivront quelques autres encore.

Ce que peut espérer, pour le moment, je crois, le catholicisme anglais, c'est de s'accroître, s'affirmer peu à peu, rompre les lois qui s'opposent à son développement, occuper parmi les religions qui se partagent l'Angleterre une situation des plus appréciables et former ainsi un rameau vigoureux et florissant de la grande famille catholique. C'est vers ce but que le Congrès de Londres a été une étape appréciable et cela suffit à indiquer combien heureuses seront ses conséquences.

#### LA MESSE SOLENNELLE DU RITE BYZANTIN.

Nos lecteurs savent que, durant le Congrès, une Messe solennelle a été chantée à Westminster en rite grec-uni. Nous ne doutons pas que les courtes remarques suivantes sur cette *fonction* ne les intéressent.



Ce qui frappe tout d'abord dans la liturgie byzantine, c'est la longueur de l'office et en particulier des préparatifs qui le précèdent. Le diacre joue dans les cérémonies un rôle beaucoup plus important que dans le rite latin. Le prêtre et lui revêtent leurs ornements devant l'autel et récitent ensemble et alternativement des prières vraiment très belles. Puis il préparent les éléments pour le saint sacrifice, ce qui occupe beaucoup de temps. Les invocations à la Sainte Vierge tiennent une grande place dans l'office, et, à plusieurs reprises, le prêtre et le diacre baisent son image.

Après la préparation, vient la " liturgie des catéchumènes " dans le cours de laquelle le prêtre récite une série de prières qui rappellent celles du Vendredi-Saint dans notre liturgie. Après chacune, le chœur répète: *Kyrie, eleison!*

Puis vient le chant de trois antiennes, suivies chacune d'une prière.

Le diacre se livre alors à un cérémonial assez compliqué pour préparer la lecture de l'Évangile. Le chœur chante le *trisagion*, qui est absolument identique à celui qui se chante *en grec* chez nous avant la messe des présanctifiés: *Agios o theos, agios ischyros, athanatos, eleison, imas*. Quand cette invocation a été répétée trois fois, le prêtre récite la superbe prière du *trisagion*. Puis le lecteur (dans l'espèce c'était le prince Max de Saxe) lit l'Épître, le diacre, après quelques autres prières, chante l'Évangile, et finalement les catéchumènes ayant été invités à se retirer, le prêtre déploie l'*eileton*, et l'office des fidèles commence.

Il débute par des prières pour les paroissiens. Puis le chœur entonne le fameux " chant des Chérubins, pendant lequel a lieu la " Grande Entrée," qui est la partie la plus solennelle, la plus dramatique, s'il m'est permis de m'expliquer ainsi, du service. C'est le moment où l'on apporte processionnellement sur l'autel le pain et le vin qui vont être consacrés. L'Offertoire consiste en une série d'oraisons, après lesquelles le chœur répète: *Kyrie eleison*. Le prêtre et le diacre se recommandent mutuellement aux prières l'un de l'autre, et le peuple récite le Symbole de Nicée.

Puis vient l'*anaphora*, qui correspond au Canon de notre messe. Elle débute par la préface que le prêtre lit secrètement. Le chœur chante le *Sanctus*, et, immédiatement après, vient la consécration du pain et du vin, dont le célébrant prononce la formule à *haute voix*, le chœur répondant *Amen* après chaque consécration.

La grande intercession, c'est-à-dire la mémoire des vivants, suit la consécration au lieu d'y préluder, comme chez nous. La récitation de l'oraison dominicale vient ensuite. Le diacre communie après le prêtre, qui, avant de boire le contenu du calice, y mêle quelques gouttes d'eau.

## Acte de Foi involontaire

M. Maurice Talmeyr, dans la *Libre Parole*, a écrit les lignes suivantes au sujet du congrès de Londres :

“ Dans ce pays d’universelle hospitalité, et même d’hospitalité monstrueuse, il y a, cependant, paraît-il, quelque chose de sévèrement interdit, et ce quelque chose est la petite hostie blanche dans laquelle Dieu bénit les hommes. Rien ni personne n’est proscrit de la puissante et libre Angleterre, et tous les partis, toutes les sectes, tous les rites, tous les emblèmes, tous les drapeaux peuvent se montrer dans la rue. Seul, le Saint Sacrement ne peut même pas y paraître... L’ostensoir d’or, notez-le bien, pourrait être promené sans l’Hostie, et l’État anglais, en ce cas, n’en serait pas atteint. Mais, avec l’Hostie, il n’est plus tolérable et devient on ne sait quoi d’effrayant. Contre l’Hostie, la loi se dresse, la Constitution se réveille, les sectes écument, le gouvernement ne peut plus qu’agir et tout l’empire entre en révolution !

“ Ce qu’il y a de particulier dans ce fait extraordinaire, et dans ce fait qui est un fait comme le lever et coucher du soleil et l’existence même de l’empire britannique, c’est qu’il n’y a peut-être pas eu de plus grand événement psychologique au monde depuis cent ans, que chacun le sent plus ou moins, mais que personne ou presque personne n’ose le dire. Tout le fond mystérieux de l’Angleterre protestante se soulevant tout à coup, non pas contre les catholiques, puisque trois cent mille catholiques ont défilé dans Londres en cortège ; et non pas même contre le Catholicisme ou le Papisme, puisque prêtres et évêques étaient revêtus de leurs insignes et que le légat du Pape défilait à leur tête, mais uniquement contre l’Hostie, contre la Sainte Hostie, contre l’Hostie Divine ; et cela dans un pays de progrès matériel intense, dans un milieu d’affaires et de richesses terrestres étourdissantes, c’est le plus involontaire et peut-être le plus haineux, mais en même temps le plus solennel et le plus formidable acte de foi qui soit jamais sorti des entrailles d’une nation ! ”



## Le Congrès Eucharistique de Montréal.

C'est une chose décidée : le Congrès eucharistique international de 1910, le XXI<sup>ème</sup> du nom, se tiendra au Canada, à Montréal, en même temps qu'un autre à Buenos-Aires.

Voilà donc sur la voie de la réalisation le vœu d'un si grand nombre de cœurs chrétiens et sacerdotaux, celui que nous-mêmes formulions ici, dans cette revue, il y a un an, nous faisant l'écho d'un grand nombre d'âmes.

Et certes, n'aurait-il pas été surprenant que le Canada, un des premiers pays catholiques du monde, restât en arrière d'autres pays moins bien partagés sous le rapport de la religion, et qu'il n'eût pas prétendu avoir, lui aussi, sa *fête eucharistique* ?

Cette année déjà, il a fixé sur lui les regards du monde politique, par ses grandes démonstrations du III<sup>ème</sup> Centenaire de Québec. Il a donné aussi dans cette même ville de Québec, aux fêtes de Mgr de Laval, le spectacle d'une inoubliable manifestation religieuse doublée d'une apothéose grandiose du Roi de l'Hostie.

Mais ce n'était point là assez : les vœux de tous appelaient une fête plus nettement eucharistique encore, si je puis ainsi m'exprimer, c'est-à-dire un Congrès solennel en l'honneur du T. S. Sacrement.

Le temps en est enfin venu. Et de même que la ville de Québec a été témoin des inoubliables fêtes de 1908, Montréal verra en 1910 les solennelles assises d'un Congrès eucharistique international, que nous aimons déjà à saluer à l'avance comme l'un des plus beaux qui se seront encore tenus.

Que manque-t-il, en effet, à notre ville pour assurer ce résultat ? N'est-elle pas une des plus grandes du continent, une des plus influentes, une des plus en vue ? N'est-elle pas aussi une des plus catholiques, renfermant dans son enceinte un nombreux clergé avec un grand nombre d'églises et de couvents ? — N'est-elle pas une des villes les plus accessibles, (et ceci n'est pas indifférent à considérer,) une de celles qui attirent le plus grand nombre d'étrangers ? Ah ! si Montréal veut s'en donner la peine, n'a-t-il pas tout ce qu'il faut pour assurer un magnifique triomphe au Dieu de l'Hostie ? C'est bien là ce qu'a compris Monseigneur notre archevêque, et c'est durant le Congrès de la Métropole de l'Empire qu'il a fait pour sa propre ville épiscopale, la métropole du Dominion, la demande si bien accueillie que l'on sait.

La faveur et la sympathie qu'a provoquée, tant de l'autre côté que de ce côté-ci de l'Océan, l'annonce de ce futur Congrès nous est un garant de sa pleine réussite. Dès maintenant, nous devons le préparer par la prière.

E. G.

## LE PRÊTRE

ET LA

## Dévotion au T. S. Sacrement

Le premier moyen pour faire fleurir la dévotion au Très Saint Sacrement, c'est évidemment d'avoir nous-mêmes cette dévotion et d'en donner l'exemple aux peuples, mais un exemple qui les frappe et qui les touche, un exemple qui soit pour eux une lumière et un attrait.

Dévotion intérieure et extérieure tout ensemble.

Dévotion, avant tout, intérieure, procédant d'une vive foi et d'un véritable amour pour Notre-Seigneur. Hélas ! il le faut avouer avec confusion et douleur, la foi vive nous manque souvent et l'amour encore plus ; nous sommes évêques, prêtres depuis dix, vingt, trente ans, et nous n'aimons pas Jésus-Christ, ou, du moins, c'est un amour languissant et sans vie.

Aimer Jésus-Christ, vivre pour Jésus-Christ, travailler pour Jésus-Christ, se sacrifier pour Jésus-Christ, c'est évidemment la seule vie, le seul bonheur pour un prêtre. Mais cela n'est possible qu'à l'aide de l'oraison et des autres exercices de la vie intérieure. Où en sommes-nous, hélas ! comme le disait autrefois saint Bernard en gémissant, quand nous ne sommes pas des hommes d'oraison et de foi ? L'habitude et la routine peu à peu nous obscurcissent l'esprit, nous endurecissent le cœur, et bientôt nous contractons, à l'égard du plus saint et du plus redoutable des mystères, la plus déplorable familiarité. Le sanctuaire, l'autel, le tabernacle, le saint ciboire ne nous disent presque rien ; que dis-je ? le corps adorable de Notre-Seigneur, quand nous le tenons entre nos mains, ne nous dit presque rien ; le saint calice plein de sang, quand nous l'approchons de nos lèvres, ne nous dit presque rien ; si nous ne ravivons fortement notre âme aux plus vives lumières de la foi, ce sera bientôt là comme un pain et un vin vulgaires !

Sans l'oraison, sans l'esprit de foi, tel est le terme, hélas ! où, après quelques années, aboutit fatalement toute vie sacerdotale. Et quand on en est là, comment avoir du zèle pour ins-



pirer aux autres une dévotion qu'on n'a pas plus soi-même ? comment, d'un cœur glacé, tirer des paroles qui aient une flamme ? comment faire sentir aux fidèles le malheur d'une indifférence qu'on partage avec eux ? Non, cela n'est pas possible : *Ex abundantia cordis os loquitur*. Si vous ne sentez rien, vous ne direz rien qui soit senti ; si vous n'êtes pas pénétrés vous-mêmes, vous ne direz rien qui pénètre et soit persuasif à aucun degré ; et la dévotion au Très Saint Sacrement achèvera de périr dans une paroisse, parce qu'elle sera éteinte dans le cœur même du pasteur.

Si nous n'avons pas le courage d'être de grands hommes d'oraison, des prêtres profondément intérieurs, soyons du moins des prêtres fidèles à notre méditation, fidèles à notre lecture spirituelle, fidèles à tous nos exercices de piété. Choisissons bien les livres de piété dont nous servons ; que ce ne soient pas des livres fades, vains et creux, comme on en offre aujourd'hui tant aux fidèles, et même aux prêtres ; que ce soient des livres solides, substantiels, pénétrés de la grâce de Jésus-Christ, de la vive lumière de l'Esprit Saint, de l'onction et des vertus évangéliques. Lisons surtout les divines Ecritures ; lisons l'Evangile, les épîtres de saint Jean, les épîtres de saint Paul, et nous arriverons bientôt à nous redire à nous-mêmes : *Quis me separabit a charitate Christi ? — Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema. — Reliquum est... ut et qui vivunt, jam non sibi vivunt, sed Ei qui pro ipsis mortuus est... et resurrexit. — Mihi vivere Christus est... et mori lucrum. — Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus...* O mon Dieu ! quand sera-ce que nous pourrons le dire avec vérité ? — *Quod autem nunc vivo in carne, in fide vivo Filii Dei, qui dilexit me et tradidit semetipsum pro me... — Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo.*

Du moins nous apprendrons à méditer, à aimer les mystères de Notre-Seigneur, et principalement sa vie eucharistique, sa présence réelle et perpétuelle dans nos saints tabernacles, son immolation par nos mains au saint autel, son corps sacré et son adorable sang donné en nourriture à nos âmes. Il nous sera comme impossible alors de voir de sang-froid Jésus-Christ présent dans nos églises et abandonné, comme s'il n'y était point ; Jésus-Christ criant à tous : *Venez à moi !* et presque personne n'allant à lui ; Jésus-Christ s'offrant pour être aux âmes un pain de vie, et tant de chrétiens dédaignant cette

divine nourriture. Nous ressentirons à cette vue quelque chose de ces mouvements tendres et douloureux qu'éprouvait saint Paul au milieu d'Athènes infidèle: *Incitabatur spiritus ejus in ipso*; et nous n'aurons pas de repos que nous n'ayons réussi à faire connaître, adorer et aimer le Dieu inconnu.

Ah! nous cherchons en ce moment des moyens pour renouveler et ranimer dans nos paroisses la dévotion si tristement languissante au Très Saint Sacrement! En voilà un qui suffirait seul: c'est de l'établir plus vive, plus profonde, plus réelle dans nos propres cœurs; avec cela, tous les autres moyens viendraient comme d'eux-mêmes et réussiraient, parce qu'un prêtre, grand serviteur du Saint Sacrement, en serait bientôt l'éloquent apôtre; il serait infatigable, constant et béni dans son zèle; il deviendrait inventif pour découvrir mille industries pieuses, toutes plus propres les unes que les autres à ressusciter et à propager cette dévotion dans les âmes: oui, le zèle de ce bon prêtre trouverait en son cœur tous les secrets de persuasion pour l'apostolat de l'amour à la divine Eucharistie.

Mais cette dévotion ne doit pas être seulement intérieure; il faut qu'elle se voie, qu'elle éclate. Et ne croyez pas que ce soit ici de l'ostentation; montrer sa foi est le premier des devoirs pour ceux qui sont chargés d'enseigner la foi.

Donc, dans chaque paroisse, que tout le monde sache et voie que M. le curé est particulièrement dévot au Saint Sacrement, qu'il porte dans son cœur un vif sentiment de la présence réelle, qu'il se comporte à l'égard de Jésus-Christ invisiblement présent sur nos autels comme s'il le voyait des yeux du corps: *invisibilem tanquam visibilem sustinens*; que tout le monde, dis-je, sache cela, voie cela et en soit frappé.

Pour atteindre ce but, il y a quatre choses sur lesquelles je vous demande la permission d'insister. (à suivre.)

## MESSE ANNUELLE

### Pour les Associés Défunts.

Nous prions les Confrères qui ont leur numéro d'inscription de 3000 à 4000, de vouloir bien célébrer durant ce mois la messe prescrite pour les Associés défunts. (Messe privilégiée par Rescrit du 8 Février 1905.)